

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

V. I. IV

MONTREAL, 23 DECEMBRE 1893.

No. 51

NOTRE NUMERO

Nos lecteurs et amis constateront que le présent numéro du CANADA-REVUE sort un peu du ton ordinaire de notre journal pour faire plus large place à la variété et à la fantaisie.

L'approche de la fête de Noël et de l'accalmie qu'elle amène toujours parmi les enfants de la grande famille humaine, nous a imposé cette modification qui est une sourdine mise aux dures luttes et polémiques de l'année écoulée dont nous avons l'occasion de faire la semaine prochaine un historique complet à nos amis en leur présentant nos souhaits de Nouvelle Année. Pour le moment, nous leur livrons le présent numéro, espérant qu'ils voudront bien en apprécier la valeur littéraire et convaincus qu'ils sauront nous tenir compte de l'intention qui a guidé sa préparation.

LA RÉDACTION.

LE SECRET

On dirait vraiment qu'une mauvaise chance s'en mêle toutes les fois que les amis sincères de la liberté pour tous protestent contre les attaques ou les attentats de certaines associations, ayant pour objet la restriction des droits des catholiques au Canada. Ainsi, le CANADA-REVUE n'a jamais ménagé aux Orangistes ni à la Protestant Protective Association, l'expression de sa désapprobation énergique contre leurs manœuvres ayant pour objet de poursuivre de la haine et de la menace publiques des citoyens qui ne partagent pas les croyances protestantes, de les atteindre dans leurs intérêts politiques, civils et sociaux, parce qu'ils sont attachés à l'une des plus grandes religions du monde. Une telle conduite, essentiellement anti-libérale de sentiment, doit provoquer la réprobation universelle.

C'est au point de vue de l'idée large, imposante et sublime de liberté pour tous que nous nous basons pour exprimer cette opinion.

Nous laissons aux théologiens le soin des autres arguments, nous leur abandonnons la tâche de décider si telle religion doit être respectée parce qu'elle est meilleure que telle autre. Nous prétendons, nous, que toute religion est respectable, et au nom de ce principe nous voulons pour toutes un égal respect. Lorsque nous cantonnions dans ce raisonnement, les catholiques qui avaient à se plaindre des associations dont il est parlé plus haut ajoutaient à leur grief une autre plainte qui n'était pas sans valeur.

Ce qu'ils leur reprochaient en particulier, c'était le secret de leurs actes et de leurs délibérations, et ils se faisaient une arme habile de ce point faible de la conduite de leurs adversaires, vis-à-vis du peuple qui est toujours disposé à redouter les choses qui se font en dessous. Cet argument puissant, par lequel il nous était permis de combattre les tendances dangereuses des adversaires de l'union de sentiments et d'idées des Canadiens catholiques vient malheureusement d'être encore bien amoindri par leur propre faute.

A ceux qui lui reprochaient le secret de ses serments et de ses conjurations, la Protestant Protective Association répondait que l'Eglise catholique était la première association secrète du monde, et n'avait par conséquent rien à reprocher aux autres. Cette défense n'avait aucune valeur en essayant de mettre sur le même pied un dogme religieux et une prescription purement volontaire d'associés libres.

Le haut clergé catholique vient maladroitement de transporter dans le domaine temporel une attitude qui n'est défendable que dans le domaine dogmatique. A certains députés qui demandaient s'il ne serait pas possible de rendre publiques les séances du Conseil de l'Instruction publique, le Surintendant de l'Instruction publique, l'honorable Gédéon Ouimet, a répondu que cela était impossible, parce que " si les séances devenaient publiques les évêques cesseraient d'y assister."

Pourquoi donc, en ce moment de lutte, venir ainsi proclamer la peur du clergé catholique de la publicité; pourquoi tendre la perche aux ennemis si nombreux des institutions catholiques; pourquoi, enfin, nous enlever les moyens de défense dont nous pouvions disposer vis-à-vis de nos adversaires?

Avons-nous le droit de condamner les Orangistes et les Protestants qui s'organisent en secret pour combattre les nominations catholiques, lorsque les évêques exigent de se réunir en secret pour faire ces mêmes nominations?

Nous le répétons, il est désolant que ceux qui devraient nous aider à lutter soient justement ceux qui, par arbitraire, par fatuité, par

autoritarisme, par haine des concessions et des libertés nous enlèvent nos moyens de défense.

DUROC.

Quasi émeute d'étudiants de la grave Université d'Oxford :

L'héritier du défunt duc de Marlborough (mort il y a quelques mois) célébrait ces jours-ci sa majorité par un grand bal donné au château de Blenheim. Il avait invité un certain nombre de ses condisciples de l'Université d'Oxford; mais un acte d'indiscipline ayant mécontenté les censeurs, proviseurs et professeurs, l'autorisation de se rendre au bal du duc avait été refusée aux étudiants en manière de punition.

Les jeunes aspirants au grade de docteur en droit, médecine ou philosophie se sont vengés à leur manière.

Lundi matin, les professeurs, en traversant la grande cour d'Oxford, ont été stupéfaits d'apercevoir sur chacune des portes de leurs logements d'énormes inscriptions peintes en couleurs rouge, bleue ou verte, et ainsi libellées: " Dieu bénisse le duc de Marlborough et damne les professeurs!..." Sur les marches du grand escalier conduisant à la salle des conférences étaient peints ces mots: " A bas Sampson!" (Sampson un des professeurs qui avaient consigné les élèves).

Dans une autre cour, la statue du chanoine Liddell apparaissait odieusement peinturlurée de la tête au socle. Enfin, la corde à l'aide de laquelle se meut la grande cloche d'Oxford pour appeler les étudiants aux cours avait été coupée, et pour la première fois de temps immémorial elle est restée muette lundi.

L'affaire a fait grand tapage. On ignore comment les étudiants sont arrivés à introduire dans l'établissement l'énorme quantité de couleurs et de vernis qu'il leur a fallu pour barioler le collège.

Tandis qu'on recherche les coupables, toute une armée d'ouvriers travaille à enlever les inscriptions séditieuses et à nettoyer la statue du malheureux chanoine Liddell, qui en a vu de toutes les couleurs.

M. Filiatreault, le nouveau marguillier qui vient d'être nommé à Notre-Dame, n'est pas notre directeur.

La fortune des Sulpiciens, au dire de la *Minerve*, diminue de jour en jour. Si ça continue, il faudra passer le chapeau parmi les fidèles.

Dites-nous donc, messieurs de la *Minerve*, pendant que vous énumérez les richesses des Sulpiciens, quel est le montant qu'ils détiennent sous forme de bons au porteur?

LE NOËL D'ARGYRAPHILE

Argyraphile Cornu est un ancien marchand de bois retiré des affaires après fortune faite. Tous les bonheurs lui ont souri. Il a fait quatre banqueroutes lucratives en douze ans ; il est marguillier de sa paroisse, aspirant plein d'espoir à la mairie, objet de la considération des uns et de la crainte des autres ; c'est un personnage considérable. Sur le tard il a épousé l'opulente Basilotte Lemol, une beauté craquoise de trente-cinq ans, raisonnablement dotée.

Le ménage fut heureux, car il n'eut pas d'enfants.

Il y a quelques jours, Argyraphile fut piqué de la tarentule. Un désir immodéré, irrésistible de voir Montréal s'est emparé de lui. Il tient à passer une huitaine dans la métropole afin de pouvoir raconter des merveilles à ses voisins durant les longues veillées d'hiver, et les étourdir de sa nouvelle supériorité.

Les fêtes de Noël lui fournissent une occasion superbe de réaliser son projet. Mme Cornu aurait bien désiré accompagner son mari, mais elle n'aime pas les voyages. Ses plantureuses rotundités lui interdisent tout déplacement et la trépidation des chars à une action fatale sur sa gélatineuse personne. Elle a donc laissé partir Argyraphile sans jalousie, car elle sait qu'elle peut dormir tranquille, et que l'Amour ne trouvera en lui ni un Adonis ni un Hercule.

Arrivé à Montréal le 23 décembre au soir, Argyraphile Cornu se rend à l'hôtel Riendeau. Son premier soin est d'inscrire son nom sur le livre des voyageurs en majuscules flamboyantes ; puis, une fois installé, il se rend chez Bougeant ; M. le curé de Ste. Pauloche, sa paroisse, lui a chaudement recommandé la maison.

Le restaurant l'a ébloui par ses lampes électriques, la blancheur de ses nappes, ses glaces, ses flacons, ses verres multiformes, l'exhibition compliquée des desserts, l'empressement du patron, la grâce de la patronne et la politesse des servantes.

Après un repas délicat arrosé d'un bourgogne parfumé inconnu de ses papilles qui n'ont encore frémé qu'au passage du vin de messe dont son brave curé le régalaux grands jours, Argyraphile Cornu changea un billet de \$10, avec plaisir, du reste, car il estime qu'il vaut mieux laisser son argent dans les endroits "comme il faut" que dans les lieux mal-famés.

L'air est un peu vif, le froid un peu piquant, mais l'atmosphère est limpide. Les étoiles scintillent et la voie lactée jaspé le ciel pur dont l'infinie profondeur est appréciable. Les passants ont un air débonnaire tout à fait rassurant ; les femmes, emmitouffées, la rouge morsure du froid au visage, ont une grâce qui communique au cœur l'amour du prochain. Argyraphile jouit de ce spectacle de la rue avec la volupté d'un homme qui vient de faire un bon souper. Le casque enfoncé sur les oreilles, les mains gantées enfoncées au plus profond de son capot d'astrakan, il marche allègrement en fredonnant une gaudriole villageoise oubliée depuis longtemps. Il a conscience de sa grandeur, et il croit qu'il vient de faire la conquête de

Montréal. Ses pas le conduisent devant un grand hôtel, où il entre absorber un verre de chartreuse. Il paye avec un billet de \$5, dont on lui fait le change en argent dur. De plus en plus satisfait, Argyraphile s'achemine vers son hôtel, bien déterminé à ne pas abuser des jouissances offertes par la grande ville. Avisant un magasin de tabaciste non encore clos, il entre, fait un choix judicieux parmi les cigares, et offre en paiement un dollar d'argent.

Le marchand examine la pièce, et la repousse en disant simplement :

— Elle est fausse.

Argyraphile reçut comme un coup au creux de l'estomac. Il reprend la pièce, et balbutie :

— Mais on vient de me la donner dans un grand hôtel !

— Oh ! je ne dis pas que vous l'avez fabriquée, répond le marchand, je vous dis qu'elle est fausse voilà tout.

Argyraphile, attristé, tire silencieusement une autre pièce, paie, et sort.

Il a envie de retourner à l'hôtel d'où il sort pour échanger sa pièce. Mais le retrouvera-t-il cet hôtel ? Et quelle réception fera-t-on à sa personne et à sa réclamation ? Il renonce à son projet, et pense qu'il vaudra mieux tenter quelque dépense dans l'obscurité.

Comme il songeait aux moyens pratiques de se débarrasser de sa pièce à cette heure avancée, un charretier, ralentissant l'allure de son cheval, lui fait les offres les plus engageantes ; l'honnête Cornu sourit s'installe dans la sleigh, se laisse entortiller dans les couvertures et dans les robes en se disant :

— La voilà, l'occasion, la voilà !

Arrivé à son hôtel, il constate avec plaisir que l'obscurité est profonde ; mais, en même temps, par un travers bien propre à l'incohérence humaine, il regrette presque de pouvoir accomplir son petit forfait sous risques ; son machiavélisme en est humilié. Aussi est-ce avec commisération qu'il tend sa pièce au charretier en disant :

— Tenez, payez vous, brave homme !

Le charretier, un vieux dur-à-cuire, qui connaît toutes les ficelles et qui n'a jamais buté deux fois à la même pierre, palpe longuement la pièce, et s'écrie :

— Ah ça ! est-ce que vous m'prenez pour un algonquin, vous ? V'là qu'vous m'passez de la fausse argent, à c't'heure ?

— Comment ? comment ? fait notre héros ahuri, est-ce que cette pièce ne vaut rien ?

— Quand j'vous l'dis, reprend le grincheux charretier. T'nez, passez-moi l'pouce la d'sus ; on dirait du savon.

Argyraphile, confus, paie en bonne monnaie, et rentre désolé à l'hôtel.

Mais la fatigue réduit bientôt sa désolation. Au bout d'un quart d'heure il ronfle comme une toupie. Sa première pensée en s'éveillant est pour sa pièce fausse. Il combine toutes sortes de plans pour s'en défaire.

— Ces canailles de Montréalais, grogne-t-il en s'ajustant, me passer une pièce fausse... c'est ignoble!... Tromper un honnête homme comme moi!... C'est égal, je la repasserai à un autre!

Avec la lâcheté habituelle à presque tous ceux qui se trouvent dans son cas, il songe à découvrir un petit marchand, un gagnant petit qui sera enchanté de l'aubaine imprévue d'un client extraordinaire. Dès les premiers pas il découvre une modeste boutique, qui expose à son étalage poussiéreux des squelettes de poupées, des images d'Épinal décolorées; de la tige, des caramels, des berlingots amalgamés, offrant une cristallisation fantastique; du pain d'épice antediluvien, des débris bizarres autrefois nommés biscuits; des lacets, des couteaux rouillés, du papier à lettre, des crayons, des pains à cacheter blanchis et des cadavres de mouches.

Argyrophile entre, choisit du papier à lettre et des enveloppes. La marchande, une grande femme maigre et brune, faisant alterner une toux déchirante avec un sourire des plus aimables, paraît ravie. Argyrophile devient prodigue; il fait ajouter à son emplette des plumes et de l'encre, ce qui porte sa dépense à \$0.55. Détournant adroitement l'attention de la marchande par une feinte admiration de la ville de Montréal, il lui glisse sa pièce dans la main, en douceur, avec la discrétion d'un saint prêtre faisant la charité.

— Voilà, madame!

La marchande répond par un "merci" ponctué d'un sourire et d'une quinte; mais, captivée par la loquacité de son client, au moment de mettre le dollar dans son tiroir, elle le laisse tomber.

— Ah! quel drôle de son elle a, votre pièce!

— Quoi-ce que vous dites? fait Cornu avec indignation.

— Je dis que c'est du plomb, murmure la marchande après avoir examiné la pièce.

— Du plomb! Nom d'un bateau! hurle Cornu exaspéré. C'est dégoûtant à la fin, votre satané pays!

— Ne vous fâchez pas, dit la femme effrayée; si vous n'avez pas d'autre argent, vous me paierez plus tard, lorsque vous repasserez.

— Jamais, braille Argyrophile en se frappant les pectoraux, jamais. Je vaudrais vingt mille piastres, entendez-vous, et je ne dois rien à personne.

Il paye avec de l'argent irréprochable, et rentre à son hôtel, accablé.

Pour calmer ses nerfs, Cornu écrit à ses amis afin de leur faire voir qu'il est à Montréal. Cette petite manifestation chatouille son orgueil et atténue un peu la mauvaise humeur qui ne l'a guère quitté depuis la veille. Mais il est toujours possédé de l'idée de repasser à un autre la pièce sans valeur.

Il se rend dans une pharmacie pour acheter des timbres-poste, car il se méfie de la clairvoyance des employés du gouvernement.

Il offre sa pièce en paiement. O bonheur! On la lui prend! Un éclair joyeux illumine ses traits. Il se sent soulagé d'un fardeau aussi lourd que la prose

du père Lacasse, et considère la mauvaise action qu'il vient de commettre comme le fait le plus méritoire de son existence. Soudain le commis lui demande:

— Auriez-vous un billet de cinq piastres?

— Mais certainement, répond Cornu sans réfléchir.

— Eh bien, dit le préposé au castoria, vous seriez bien aimable de me le donner en échange de la monnaie dont je suis encombré.

Argyrophile accepte — comment refuser un léger service à celui qu'on vient de si bien rouler — et le commis lui donne huit pièces de \$0.50 cents, et, ô désespoir! l'infâme pièce de plomb à l'obsession de laquelle il croyait avoir enfin échappé.

Que dire? Non seulement l'infortuné n'a pas la force de discuter, mais il a pu constater que ce dollar d'argent n'avait pas de chambre dans la caisse du pharmacien. Le refuser, une minute après l'avoir donné, c'était accuser soi-même.

En se retirant, Argyrophile Cornu conçoit parfaitement les cas d'hydrophobie spontanée.

Le seul moyen d'en finir, se dit Cornu, est de faire une grosse dépense qui me permettra de filer ma pièce avec d'autres. Allons donc dîner richement. Que diable! pour la première fois que je viens à Montréal je puis bien me payer ce luxe qui fera diversion aux savants mais monotones puddings de Mme Basiliotte. Allons, hop! en route pour l'hôtel Continental, et vive la joie!

Huitres, sauterne, pointes d'asperges, truffes, fruits, café, pouce-café, havanes, tout le tremblement de la gastronomie y passe. Total, \$4.80. Fameuse occasion de donner un nouveau propriétaire à la fameuse pièce. Pendant que le garçon attend, impassible, Cornu, dans un transport immodéré, jette sur le plateau, vivement, son maudit dollar qui carambole avec les autres pièces.

Le son mat et mélancolique qu'il rend a tout perdu, le plateau est devenue pierre de touche. Le garçon fixe sans mot dire le pauvre Argyrophile qui, troublé par ce regard inquisitorial, murmure d'un air hypocrite en cachant sa fureur:

— Ah! diable! je crois qu'elle ne vaut rien!

Et, le cœur ulcéré, il la remplace par deux belles pièces de 50 cents, neuves, reluisantes, ironiques, insolentes.

— Décidément voilà un dollar qui me coûte cher, grince Argyrophile en se retirant. Mais c'est égal, j'aurai le dernier mot. Et comme il passait devant chez Carsley, une idée lui vient. Tiens! si j'achetais quelque chose pour ma femme... et aussi pour moi? C'est cela; entrons.

Après un minutieux examen, il est captivé par une robe de chambre grise, a brandebourgs bleus et doublée de rouge, qu'il se destine, et par un jupon de flanelle cerise avec appliques noires éco-grecques, qui sera les délices de la volumineuse Basiliotte Cornu, née Lemol. Il paye avec hâte, en argent et en papier; refuse, par prudence, l'offre que l'on lui fait d'envoyer son paquet à domicile, et sort avec son butin sous le bras, suant, soufflant, mais jubilant.

— Enfin, dit-il, ils l'ont prise!

Après cet exploit, il ne trouve rien de plus héroïque que d'aller prendre un coup

Il veut solder sa dépense avec un dollar qu'il tire de sa poche : trois fois horreur ! c'est sa pièce fausse, sa pièce inéluctable qu'il a dans la main. Il a cru la glisser au comptoir de Carsley mais, dans son trouble, il a payé en monnaie de bon aloi. Il n'ose tenter un nouvel essai. Il fait grand jour, et un enfant ne se laisserait pas prendre. Farouche, il sort en jurant que, coûte que coûte, il faut en finir.

Ses pas le conduisent près de l'Institut Fraser. Il entre. Là, du moins, il n'aura rien à payer. Cependant, cette gratuité le chagrine un peu, car elle lui enlève une chance de liquider la situation.

Trop indifférent pour se plonger dans la lecture des œuvres spéculatives de Darwin, Argyraphile accorde sa préférence aux journaux du jour. Par eux il apprend que le théâtre français joue le soir même le grand opéra *Hamlet* avec M. Sallard dans le rôle principal. Fixé sur le mérite de l'incomparable artiste par le numéro 8 du journal impartial *l'Orchestre*, Argyraphile se promet de se rendre à la salle de la rue Ste Catherine, où, tout en jouissant béatement, grâce à l'immense talent de M. Sallard, il passera sûrement sa rondelle de plomb.

Au théâtre, se dit-il judicieusement, l'argent file si vite que l'on n'a pas le temps de l'examiner.

La journée a été bien mélancolique. Lorsque Cornu sort de l'Institut Fraser, le soleil, déclinant derrière le Mont Royal, ramène en son cœur l'espoir qu'avec la nuit son exaspérant dollar cessera de le persécuter de sa présence. Il regagne le centre de la Ville, et se contente pour souper d'une soupe aux huîtres. Puis, indigné mais contenu, il va se verser dans le gosier un brandy généreux propre à lui communiquer l'audace nécessaire à l'accomplissement de sa difficile mission.

Ayant toujours sous le bras son paquet des magasins Carsley, il passe au guichet du théâtre, paie son fauteuil, et voit avec une inénarrable volupté sa pièce s'engloutir dans le coffre de l'homme préposé à la recette. Ivre de joie, il entre dans la salle. Mais il avait compté dans l'engouement du public pour cet enfant gâté de tous les arts connus, pour ce grand favori qu'on appelle Sallard. Pas une place libre ! Un placeur aimable, par hasard, lui annonce qu'on lui rendra son argent. Il sort et se présente au guichet. On lui rend en effet son argent, mais, ô désespoir ! ô fatalité ! ô obstination du sort ! ô impitoyable décret infernal ! le même argent !

Argyraphile, sans oser protester, bousculé par des gens hâtifs, s'en va épouvanté, consterné, muet, fou.

— Cette fois, c'en est trop ! gronde-t-il intérieurement.

Une pensée fatale et lugubre a traversé sa cervelle endolorie par tant de secousses successives. Il prend résolument la direction du Saint Laurent ; mais songeant qu'il est gelé, et tenant encore un peu à l'exis-

tence malgré les tribulations qu'elle lui offre depuis vingt-quatre heures, il s'arrête net.

— Ah ! c'est comme cela ! Eh bien ! nous allons rire.

Et, avec un héroïsme digne des vieux âges, il s'engouffre dans la rue Dorchester.

Une petite blonde, jeune encore mais fanée et veule, ficelée dans un boa pelé, l'arrête avec un sourire banal qui lui semble exquis. La présentation faite, il la suit.

Le couple fait un crochet à droite, et s'arrête devant une maison de morne apparence dont la porte est surmontée d'une vitre doucement lumineuse sur laquelle se détache un numéro gigantesque.

Argyraphile pénètre dans un salon hideux, meublé d'une table garnie de verres vides qui n'aspirent qu'à se remplir. Ce n'est pas l'idéal, mais qu'importe, Cornu est venu là uniquement pour écouler sa pièce, et il l'écoulera quand le diable ne le voudrait pas. Il surmonte ses répugnances, fraternise avec les assistants, boit comme un templier, et s'endort enfin sur un sofa défoncé.

Au milieu de la nuit il est réveillé par les cris : — Voilà la police !

En effet, des coups résonnent, redoublés, à la porte. — Par où aller ? gémit Argyraphile au comble de l'affolement.

La peur lui donne du courage. Il ouvre la fenêtre, décroche le double châssis et saute lourdement sur la neige où il imprime une trace en forme de cuvette. Avisant une porte de service, il l'ouvre, passe vite, la refème doucement, et échappe ainsi aux vigilants policiers plus jaloux de la pureté des mœurs privées que de la sécurité publique.

Une minute après, Argyraphile entendait l'horloge de l'hôtel de ville sonner douloureusement trois heures. Autour de lui, la solitude ; au dedans, la rage et le remords.

Songeant à des voleurs possibles, il tremble ; à des assassins embusqués, il claque des dents. Tous les périls de la nuit semblent le menacer. Un hoquet d'ivrogne, suivi d'un accident habituel et bruyant, lui fait croire que les maisons vont s'écrouler sur sa tête, et il s'enfuit effaré, navré, bleu de peur, perdu. Avec l'aube, il rentre à l'hôtel, se glisse dans sa chambre, s'écroule sur sa valise, et appelle les larmes au secours de sa désespérance. Elles viennent enfin. Il veut tirer son mouchoir afin d'épargner son devant de chemise : plus rien. Sa poche est veuve de son porte-monnaie ; pendant son sommeil il a été dévalisé. Quant au faux dollar qu'il avait malignement mis de côté dans un gousset mystérieux, pour en faire le tribut de son sacrifice, il est là, seul, exaspérant, accusateur cruellement railleur.

Argyraphile bondit. Ce n'est plus un homme, c'est un fauve. Il veut déchaîner la police, cerner la maison, reprendre son bien et faire pendre tous les

locataires. Oui, mais comment Basiliotte appréciera-t-elle l'escapade de son mari? Cette pensée accable l'époux coupable.

Anéanti, Argyraphile s'avoue vaincu. Il a tout perdu, tout, tout, jusqu'au jupon cerise et à la robe de chambre. Il est dépouillé, dévalisé, saccagé. Il ne lui reste que son dollar de plomb.

Soudain une rage folle s'empare de Cornu; il serre dans sa main crispée la pièce infâme cause de tous ses malheurs, l'apostrophe, l'insulte, la maudit, et, se précipitant tête baissée vers un cabinet mystérieux, il jette furieusement sa pièce dans l'abîme, et, penché sur le trou béant, le visage contracté, écoute le bruit qu'elle fait en se heurtant contre les parois du conduit, *cric, croc, crac, flac, pouf!* Lorsqu'il a entendu le flac final, Argyraphile, calmé mais sombre, s'éloigne et va s'épancher dans le cœur du maître d'hôtel qui le console et envoie un télégramme à Mme Basiliotte Cornu, née Lemol, qui expédie sans retard la somme nécessaire au rapatriement de son époux.

Le 24 décembre, dans la nuit, au lieu de préluder au réveillon, qu'il s'était promis de faire, par la messe de minuit, Argyraphile prenait le train pour son petit village de Ste Pauloche, où il est probable qu'un accueil terrible l'attendait.

HENRI ROUJLAUD.

DE L'INDIFFERENCE EN MATIÈRE POLITIQUE

Lamennais a écrit un éloquent ouvrage sur l'indifférence en matière de religion, il faudrait mettre au concours un essai sur l'indifférence en matière politique. Je ne la prêche pas, mais je la constate; je la déplore, mais je la comprends. Il est certain qu'elle fait chaque jour de nouveaux progrès dont les urnes témoignent et dont les bonnes âmes s'étonnent; je ne m'en étonne pas. Nous sommes évidemment un certain nombre de Français que la politique commence à laisser froids; c'est le contraire qui me surprendrait. Oui, je l'avoue, je crierais au miracle si je voyais un grand nombre de nos concitoyens prendre feu, dans cet ordre d'idées, pour une doctrine ou pour une forme. La plupart savent aujourd'hui ce qu'en vaut l'aune. Il y en a encore qui s'échauffent là-dessus, mais peu. Il y en a surtout dans le peuple et parmi les jeunes gens, parce que le peuple et les jeunes gens sont naïfs. L'illusion leur est naturelle, mais courte.

A la naissance des sociétés, la foi politique a la ferveur d'une religion et les partis sont des sectes qui se font entre elles une guerre implacable, une guerre de dogmes. Celle qui triomphe extermine les autres, comme autant d'hérésies; mais, insensiblement, sous l'influence réfrigérante du temps, cette fureur se calme. Vainqueurs et vaincus se prennent à douter d'eux-mêmes; on sent des deux côtés qu'il n'y a ni victoire définitive, ni défaite irréparable; on se demande en même temps si le butin conquis vaut le mal qu'on s'est donné; on en arrive à se persuader qu'on eût obtenu,

sans bataille, le même résultat, et la conscience qu'on en a émousse singulièrement les convictions.

Si le peuple résiste à cette détente un peu plus longtemps que la bourgeoisie, c'est uniquement, je le répète, parce qu'il a l'âme plus neuve. Il en est encore à la période de mysticisme, à la politique-religion. Pour lui, il y a une terre promise, un paradis social auquel il croit ou veut croire. Il croit au progrès, au bonheur général, comme à un Dieu, sans s'apercevoir que ce Dieu-Progress, que ce soit Dieu-Bonheur, est une aspiration, un désir, un besoin, plutôt qu'une réalité; précisément ce que Renan, appliquant sa définition à Dieu lui-même, appelait la catégorie de l'idéal. Le peuple garde une foi relative à ce grand Inconnu, prestigieux comme un mystère; mais elle diminue un peu tous les jours, et il commence, lui aussi, à secouer la tête devant ce ciel terrestre que ses flatteurs ne lui ont jamais donné.

On l'a mis, depuis cent ans, à d'instructives épreuves. Si gobeur qu'il puisse être, il soupçonne que la terre promise recule sans cesse et que l'entrée en est gardée par ceux-là mêmes qui la lui montrent. Il a reçu des leçons dont il n'a pas perdu le souvenir. Déçu et désabusé, il a déjà brûlé nombre d'idoles, il en brûlera encore un certain nombre, et quand il aura ainsi procédé à la série d'exécutions nécessaires, il s'en prendra à sa religion elle-même et à son Dieu. Il se dira, lui aussi, que "plus ça change, plus c'est toujours la même chose," et au lieu de se fâcher, il fera comme nous, il rira. L'expérience tue la foi!

Il m'apparaît clairement que la France en est là où qu'elle y marche. On a dit autrefois qu'elle s'ennuyait; elle ne s'ennuie plus, mais elle doute. Elle n'est pas précisément insouciante, mais elle est sceptique. On s'en inquiète, et on a sans doute raison de s'en inquiéter; mais, je vous prie, à qui la faute? Les révolutions ont passé sur elle comme le rouleau sur le macadam, et ont aplati tout ensemble les opinions et les hommes. Elle a connu tous les gouvernements, la Monarchie, l'Empire, la République; elle les a tous accueillis et essayés; à tous elle a fait bon visage et long crédit. Cependant, qu'est-il arrivé? Il faut croire qu'aucun n'a su définitivement lui plaire, puisqu'elle a rompu successivement avec ceux qui semblaient le plus conformes à ses traditions, à ses mœurs, à ses goûts, et qu'en ce moment même, sous la République, beaucoup de républicains prétendent qu'elle n'a encore qu'une République nominale, plus rapprochée de la Monarchie que de la vraie République, idéal supérieur autour duquel vont se battre dans deux ou trois mois les fabricants de constitutions.

Si l'on en fait une nouvelle, je ne sais pas au juste quel sera son numéro d'ordre dans l'histoire; mais je connais le maire, d'un village du Nord, humoriste nonagénaire, qui a aujourd'hui l'âge du siècle, et qui me disait l'an dernier "Pour ma part, j'ai prêté serment à une douzaine de constitutions; il n'y a que la mienne qui y ait résisté!" Comment voulez-vous que l'indifférence dont on se plaint n'ait pas envahi le cœur de cet aimable vieillard? En matière de constitutions, il a tout vu, tout comparé; il dit volontiers: "N'importe laquelle!" et il les met toutes dans le même

sac. Patriote, il l'est toujours ; homme de parti, il ne peut plus l'être. Il croit encore à la France, il ne croit plus à la politique. Il vote invariablement, sans conviction, pour le candidat ministériel : Autant celui-là qu'un autre ! Il est devenu conservateur et gouvernemental par lassitude. Et il n'est pas le seul !

*
* *

Nous serions un peuple démesurément candide si tant de secousses que nous avons subies, tant de crises par où nous avons passé, n'avaient pas discrédité sensiblement dans notre esprit les divers systèmes des spécialistes. La France a eu trop de Sieyès ! A force de les étudier les uns après les autres, nous en sommes arrivés à conclure que tous se valent, c'est-à-dire que le meilleur n'en vaut rien, et qu'on pourrait les tirer au hasard dans un chapeau. Nous a-t-on assez répété dans ces derniers temps qu'il n'y a ni bonne ni mauvaise constitution et que tout dépend de la manière de s'en servir ?

Du moment qu'il en est ainsi, pourquoi se mettre en peine ? pourquoi chercher des améliorations inutiles ? Vive la paix et le repos ! On greffe ses rosiers et on regarde en pitié les comités tyranniques et braillards qui, de la terrasse du Café du Commerce, vous crient : " Prenez mon ours ! "

Quand la foule imbécile à ce faiseur de phrases
Gueule : " Tu m'éblouis ! " j'interromps : " Tu me rases ! "

Elle est charmante cette promenade au milieu d'une foire, où chacun vante sa marchandise qui ne vaut pas mieux, et qui coûte plus cher, que celle du voisin. On lit dans une douzaine de journaux, des centaines d'articles qui suent la réclame, et allez donc choisir entre tous ces chocolats qui moisissent en vieillissant ! Où est-elle cette lumière qui devait jaillir du choc des idées ? Le choc des idées n'a produit qu'obscurité et confusion, si bien qu'on finit par se demander s'il y a une machine politique vraiment préférable aux autres, et même s'il y a une science politique, avec des principes certains et des règles fixes, et si cette science, à supposer qu'elle existe, ne consiste pas tout simplement à tirer son épingle du jeu, en exploitant toutes les mauvaises passions des hommes.

N'y a-t-il pas, dans cette masse de politiciens, quelques ambitieux proprement dits, qui se font de la politique une carrière et qui n'y cherchent absolument que la satisfaction de leur intérêt ? Il me semble, bien que j'en ai rencontré, ça et là, sur le chemin du Palais Bourdon qui est le plus court, et par conséquent le plus fréquenté, entre une serviette d'avocat et un portefeuille de ministre. Et qui n'est pas ministre aujourd'hui ? Ces chutes perpétuelles de ministères, aboutissant à des cabinets exactement pareils, sauf les titulaires, au cabinet renversé ; ces brusques voltiges du même ministre passant à volonté d'un département à un autre, de la marine aux finances et des finances aux cultes, ne sont-elles pas la preuve que, sous couleur de bien public, ce sont uniquement des vanités et des ambitions personnelles qui se battent... sur le dos de qui, s'il vous plaît ?

Admirez, en outre, l'éclatante médiocrité des combattants. Où sont-ils ceux qui sont capables, je ne dis pas de prononcer un discours, mais d'avoir une idée ? Ouvrez les journaux : le trouble des chefs les plus renommés est si complet qu'ils ne savent même pas s'ils doivent aller à droite ou à gauche. Les trois-quarts du temps, ils s'escriment sur des sottises, sur des chimères, condamnées par le plus vulgaire bon sens, et auxquels ils s'efforcent néanmoins de donner un semblant de corps, pour se donner à eux-mêmes un semblant d'importance. Ils jurent, par exemple, que le monde sera sauvé si on supprime le privilège de la Banque ou si on dénonce le Concordat. Deux ou trois cents réformateurs font de la séparation de l'Etat et des Eglises la clef de voûte de leur programme. Eh bien ! soit, supposons le problème résolu : voilà une réforme ! Quarante mille prêtres sur le pavé ! Quelle aubaine pour le bien-être matériel et le perfectionnement moral du peuple ! Gageons que le lendemain les petites lingères parisiennes continueront à mourir de faim avec leur vingt-cinq sous par jour, et qu'on verra encore des familles entières se suicider de misère et de honte dans notre belle France sécularisée !

Et c'est pour de pareilles fumisteries qu'on s'égorge ! Et l'on en veut aux philosophes qui refusent de s'égorger ! C'est, à ce qu'il paraît, une question de vie ou de mort que de savoir si le budget donnera neuf cents francs par an à un curé ! Ceux qui vivent de ces balivernes travaillent consciencieusement à les fourrer dans la tête du peuple, et quand ils y ont réussi, ils se proclament grands hommes. Mais le peuple en rabat, et l'ironie nationale se dédommage en les mesurant. Elle ne fait presque plus de différence entre un député et un simple mortel. Elle parle des dieux avec une irrévérence qui ne fait que croître et embellir. Gambetta avait voulu, et prédit l'avènement des nouvelles couches ; visiblement elles arrivent au pouvoir, et ce n'est pas leur faire injure que de craindre qu'elles n'en relèvent pas le prestige. Depuis longtemps un homme d'esprit, qui fut presque ministre, a constaté que l'étoffe à ministres s'amincissait tous les jours. Que ne dit-on pas aujourd'hui de l'étoffe à députés ? On avait compté sur les jeunes ; il y a certainement parmi eux des aigles d'arrondissement, mais qu'ont-ils fait ? Il faut croire que le milieu les a perdus !

Le peuple a le même goût que Tarquin le Superbe, il aime à faucher les hautes têtes. Dans tous les partis et dans tous les groupes, il a opéré. La médiocrité l'attire et ne l'humilie pas ; il se défie des individus, comme Anacharsis Cloots. Aux hommes supérieurs, il substitue quelquefois des grotesques, pour se moquer de lui-même et de sa souveraineté. La blouse de M. Thivrier a été le grand succès de la dernière législature ; le canon de M. Vuillod est déjà la joie de celle-ci. Voyez par quelles recrues ont été remplacés les vétérans ! L'éloquence elle-même semble fuir les nouvelles Chambres ; je me demande avec inquiétude qui nous donnera la monnaie de M. de Mun et de M. Clémenceau.

Mais la vraie raison de l'indifférence générale, c'est que tous nos gouvernements nous ont successivement

fait faillite. Oh! je ne les accuse pas; ils ont fait faillite malgré eux. Par bonté d'âme, ils nous avaient promis l'âge d'or; ils ne pouvaient pas nous l'apporter sur un plat d'argent. Ils ont souscrit au peuple, créancier impitoyable, qui se charge lui-même du protêt et de l'exécution, de billets impayables et impayés. C'est pourquoi il ont dû s'enfuir en Angleterre ou en Belgique, débiteurs insolubles, exilés pour dettes.

Le peuple ne croira bientôt plus à ces billets-là, quelle qu'en soit la signature; et en attendant, est-ce la faute des observateurs si leur foi n'a pas résisté à tant d'atteintes? Est-ce leur faute si tant de discours creux, tant d'affiches mensongères, tant de vaines querelles, tant de luttes stériles ont changé leur confiance antérieure en incrédulité absolue, et si les plus polis haussent les épaules quand on leur promet la lune?

Ils se réfugient dans l'abstention. Citoyens, ils négligent leurs devoirs civiques; électeurs, ils délaissent l'urne, et on leur en fait un crime. On dit que ce sont des paresseux qui ne veulent pas se déranger. La vérité est qu'ils craignent de se déranger pour faire une bêtise. Ils n'ont pas la foi, ils n'ont pas la grâce!

QUIDAM.

LE ROMAN D'UNE ARTISTE

ADRIENNE LECOUVREUR

Par une froide nuit de janvier 1729, un homme se promenait à pas lents sur le quai des Tuileries, non loin du pont Royal.

La bise, à certains moments, entr'ouvrait les plis de son manteau. Un observateur attentif eût pu remarquer alors que l'inconnu portait le petit collet, et il en eût conclu que c'était sans doute un abbé.

Le même observateur n'eût pas tardé à s'apercevoir qu'une notable prééminence s'accusait entre les épaules du promeneur solitaire; et il n'eût pas hésité à en conclure que, si ce personnage n'était bossu, il ne s'en fallait de guère.

Cet être bizarre et falot semblait attendre quelque chose.

Minuit sonna à l'horloge des Tuileries. A peine le douzième tintement s'était-il éteint dans le vide de la nuit glaciale, que deux hommes se présentèrent à notre gnome sans qu'il vît par où ils étaient venus.

Ces deux hommes étaient masqués. L'un était magnifiquement vêtu d'un habit brodé d'or et d'argent; l'autre portait un habit tout uni, et offrait l'apparence d'un valet sans livrée.

Leurs masques de bal étaient moitié blancs et moitié noirs.

L'homme au vêtement brodé dit au mystérieux promeneur :

— N'êtes-vous pas ici de la part de Mme de Bouillon?

— En effet, dit l'abbé.

— Veuillez donc suivre mon valet, reprit l'homme.

Le valet, suivi de l'abbé, s'engagea sur le pont Royal.

La nuit silencieuse n'était troublée que par le clapotis de l'eau noire contre les piles du pont.

L'énigmatique bossu et son compagnon arrivèrent bientôt de l'autre côté du fleuve.

A quelque distance du pont Royal, le long du quai des Théatins, ils aperçurent deux femmes assises sur le parapet.

L'une d'elles était la duchesse de Bouillon; l'autre... mais n'anticipons pas.

Le quai était désert. Seule, une chanson d'ivrogne attardé s'entendait au loin.

L'abbé s'avança vers la duchesse.

— C'est vous, Bouret? demanda-t-elle.

— Oui, Madame.

— Je suis venue moi-même, reprit-elle, pour que vous ayez confiance, et que vous ne puissiez douter du sérieux de la communication qu'on va vous faire de ma part.

Les yeux de la duchesse brillaient étrangement sous le voile de dentelles dont son visage était enveloppé.

A ce moment, deux hommes surgirent, près de l'entrée du pont, par l'escalier de pierre qui menait à la berge. Ces deux hommes étaient masqués, comme les deux premiers.

— Suivez-les, dit la duchesse à Bouret, et croyez ce qu'ils vous diront.

Les deux hommes emmenèrent Bouret à vingt ou trente pas. L'un d'eux lui demanda à voix basse :

— Etes-vous homme à vouloir gagner de l'argent sans vous donner de mai?

— Peut-être, dit Bouret.

— En ce cas, votre fortune est faite, à la seule condition que vous saurez garder le secret.

— Cela est aisé, pourvu qu'on ne me demande point une mauvaise action.

— Non, non; rassurez-vous. Vous savez bien la personne dont Mme la duchesse vous a parlé? Il ne s'agit que d'avoir entrée chez elle et de lui donner des pastilles qui lui feront avoir de l'indifférence pour le comte de Saxe et de l'amour pour une autre personne. Rien de plus innocent, comme vous voyez.

— S'il n'y a que cela, je tâcherai d'être votre homme... Mais je vous prierai de remarquer que l'effort que je fais pour vous croire mérite peut-être...

— Six mille livres d'argent comptant et une pension viagère de six cents? Cela vous va-t-il?

— Tout de même, répondit l'abbé.

Les deux hommes s'éloignèrent. L'abbé alla rejoindre la duchesse qui était restée assise sur le parapet.

Elle était tout en larmes. Elle parlait à sa compagne d'une voix étouffée par les sanglots. Le nom du comte de Saxe revenait continuellement sur ses lèvres, et à chaque instant elle répétait :

— Je suis bien malheureuse!

Quand l'abbé se fut approché :

— Eh bien ? interrogea-t-elle.

— Vous serez obéie, Madame, dit l'abbé.

— Merci, mon petit Bouret, je suis contente de vous. Vous viendrez demain continuer mon portrait...

... Je pourrais prolonger ce récit palpitant. Ce que je vous raconte là ? C'est l'histoire de la tentative d'empoisonnement d'Adrienne Lecouvreur par la duchesse de Bouillon. On dirait l'invention saugrenue d'un élève de seconde qui a trop pratiqué les romans d'Alexandre Dumas ; et pourtant, l'histoire est probablement vraie. Elle est tout entière, et avec tous ces détails, dans les papiers de la Bastille, et je n'ai fait que découper en beaucoup d'alinéas un fragment du procès-verbal du premier interrogatoire de l'abbé Bouret.

Cet abbé Bouret était un petit bonhomme qui faisait gentiment la miniature, et qui avait été présenté à la duchesse de Bouillon par un de ses pages. La duchesse lui commanda son portrait. A la troisième séance, ayant appris qu'il allait beaucoup au Théâtre-Français, elle lui demanda s'il connaissait des comédiens ou des comédiennes, et particulièrement Mlle Lecouvreur. Il répondit que non. "C'est dommage," dit-elle. Elle ajouta : "Il faut que vous me fassiez un plaisir, qui est de lui rendre une lettre que je vais vous dicter." Et aussitôt elle dicta à Bouret une lettre supposée d'un prince du sang qui faisait à l'actrice une déclaration d'amour en lui insinuant de quitter au plus tôt le comte de Saxe.

Le moyen était un peu gros. La lettre ne fut pas envoyée à Adrienne.

C'est alors que la duchesse eut l'idée des pastilles. Elle donne à Bouret un premier rendez-vous nocturne, celui que j'ai raconté. Puis un deuxième rendez-vous, toujours avec des hommes masqués, qui lui demandent s'il est bien décidé à agir. Sur sa réponse affirmative, ces hommes lui donnent un troisième rendez-vous, toujours sur le quai et à l'heure des crimes, pour le rassurer sur les suites de l'affaire, et lui dire que, dans le cas où les pastilles seraient moins inoffensives qu'on ne l'avait cru, ils flendraient une chaise de poste toute prête pour le faire passer en pays étranger.

Il y eut encore un quatrième et un cinquième rendez-vous, toujours dans les mêmes conditions. Cela fait beaucoup de rendez-vous et beaucoup d'hommes masqués. Bouret a dû en ajouter.

Là-dessus, Bouret est pris de remords. Sur le conseil de son confesseur, il envoie à Adrienne une lettre anonyme pour l'avertir de ce qu'on tramait contre elle.

Quelques jours après, à la tombée de la nuit, Bouret prenant le frais sur le pas de sa porte, un Savoyard vient lui dire que deux de ses amis l'attendent sur le quai de l'École. Il y va. C'étaient encore les deux hommes masqués. Ils lui reprochent de les avoir trahis, et le prennent à la gorge pour le faire avouer. Bouret jure ses grands dieux qu'il n'a point parlé, et se déclare prêt à exécuter sa promesse. Alors, les deux hommes masqués, — un peu

bien confiants, à ce qu'il semble, — lui désignent, sur la terrasse des Feuillants, un if taillé en pyramide, dans lequel il trouvera un petit paquet contenant les pastilles. Trois de ces pastilles sont enveloppées dans du papier ; ce sont celles qu'il devra faire prendre à la comédienne.

Bouret donne avis de tout cela au comte de Saxe et à Mlle Lecouvreur. Ils lui disent d'aller aux Tuileries chercher les pastilles. Il y va et les rapporte. Adrienne ouvre le paquet en présence du comte de Saxe. Elle y trouva plusieurs pastilles blanches et trois autres enveloppées à part. Ayant porté ces dernières à leur nez, ils s'en sont tous trois trouvés mal, et le lieutenant de police fut immédiatement saisi de l'affaire.

Le même jour, Bouret est arrêté, enfermé à Saint-Lazare et, quelque temps après, à la Bastille. Interrogé à plusieurs reprises, il raconte ce que vous venez de lire. Pendant treize mois, il persiste dans ses déclarations. Enfin, il se rétracte ; il confesse qu'il a inventé toute cette histoire afin d'avoir un prétexte de s'introduire chez Mlle Lecouvreur et pour se faire valoir auprès d'elle... Toutefois, il n'est relâché que dix mois plus tard.

A quel moment le petit bossu a-t-il dit vrai ? c'est ce que nous ne saurons jamais.

Ce qui est sûr, c'est que, sept mois et demi après l'arrestation de Bouret, Adrienne Lecouvreur mourut en quelques jours d'une "hémorragie d'entrailles."

Ce qui est sûr, c'est que, bien qu'elle eût témoigné un extrême désir de recevoir les sacrements et qu'elle fût morte dans le temps qu'elle avait envoyé chercher le prêtre, "non seulement la sépulture religieuse, mais, — *fait unique dans l'histoire du théâtre*, — toute sépulture fut refusée à Adrienne Lecouvreur, qui n'eut pas même une bière pour dernier lit." Ce fut à minuit, dans un fiacre, que le corps fut clandestinement porté, comme un paquet, par deux portefaix, accompagnés d'une escouade du guet et d'un M. Laubinière, au milieu de chantiers, dans un terrain vague ou sur le bord de la rivière. Ce fut un véritable "enfouissement."

Ce qui est sûr, c'est que le corps, ainsi privé du plus léger cercueil et jeté à la voirie, fut couvert de chaux. Pourquoi ? sinon pour empêcher toute tentative d'autopsie ?

Ce qui est sûr enfin, c'est que la duchesse de Bouillon était une très haute, très puissante et très énergique dame. Et ce qui semble au moins probable, c'est que la gaillarde était capable de tout.

C'était une personne aux passions exigeantes ; ce qu'on appelle un joli tempérament de femme. Je relève, dans les interrogatoires de Bouret, un détail qu'il n'a guère pu inventer. Pendant une des séances où l'abbé faisait son portrait, la duchesse lui fit voir une estampe qui représentait Apollon et Issé parfaitement nus. "Elle lui dit qu'elle désirerait être tirée en conformité de cette estampe, et qu'au lieu d'Apollon, il ferait le portrait d'un monsieur dans la même attitude." L'abbé se refusa pudiquement. Si la duchesse fut folle, et folle jusqu'au crime, de ce jeune hercule du Nord, qui cassait un fer à cheval entre

ses doigts, ce ne fut pas précisément pour les qualités de son esprit et de son cœur...

Quant à Adrienne, si Scribe et Legouvé l'ont quelque peu romantisée dans leur célèbre drame, on ne peut pas dire qu'ils l'aient défigurée. J'ai eu tort d'écrire un jour, sur la foi d'autrui, qu' " Adrienne fut en réalité une fille fort galante et peu difficile dans ses choix ". La lecture de ses lettres et des commentaires pieux, mais véridiques, de M. Georges Monval, m'a fait revenir de cette erreur.

En somme, la pauvre fille n'eut, en une vingtaine d'années, que quatre amants prouvés. D'abord, à Lille, un jeune officier, le baron D..., qui mourut fort jeune et qu'elle " voulait suivre au tombeau ". Puis, à Lunéville, " Philippe Le Roy, officier de Mgr le duc de Lorraine ", dont elle eut une fille. Assez longtemps après, à Strasbourg, " le comte de Kinglin, fils du préteur royal, le premier magistrat de la ville ". Elle eut de Kinglin une autre fille. Il avait promis le mariage à Adrienne, mais il la quitta pour se marier dans son monde. Alors, désespérée, dégoûtée de l'amour, elle vint à Paris, où elle vécut, affirme M. Monval, dans l'étude et la solitude, jusqu'au jour où elle rencontra Maurice de Saxe.

Elle l'aima d'amour tendre et sincère, et leur lune de miel dura trois années. Scribe et Legouvé ont évoqué, à propos des amours d'Adrienne et de Maurice, la fable des *Deux Pigeons* ; M. Monval ne craint pas de faire observer que " la colombe et le taureau les représenteraient plus fidèlement " : elle la frêle et mignonne créature ; lui, le beau soudard, fort comme un garçon boucher. Ils s'aimèrent d'autant mieux qu'ils se ressemblaient moins. Cela arrive. Le contraire arrive aussi.

Maurice partit pour conquérir le duché de Courlande. Ses affaires tournèrent mal ; il eut besoin d'argent. Adrienne vendit ou mit en gage ses diamants, ses bijoux, sa vaisselle, et envoya à son amant une somme de quarante mille livres. Maurice l'en remercia en termes fort convenables.

Il revint après trois ans d'absence, ayant totalement échoué dans son entreprise. La joie du retour fut brève. Adrienne était un peu gniangnian, avec des goûts un peu popote. Cela ne faisait plus l'affaire de Maurice. M. Monval dit très justement : " Un viveur, un pandour ne devait pas trouver assez amusante cette élégiaque, cette sentimentale, cette sérieuse. Adrienne n'était pas assez ' fille ' pour ce reître et pour ce soudard ".

La duchesse de Bouillon lui vola son amant. La bonne comédienne souffrit le martyre. Elle eut l'imprudence de le témoigner et de vouloir se défendre. Un jour qu'elle jouait le rôle de Phèdre, au moment où elle disait à Hippolyte :

A défaut de ton bras, prête moi ton épée,

elle se jeta sur l'acteur, lui arracha son glaive de fer-blanc et le lança à la tête de Maurice qui était dans la salle. C'est probablement le même jour qu'elle souffleta la duchesse, en plein théâtre, de ces vers vengeurs :

.... Je ne suis point des ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Vous voyez que c'est encore mieux que dans Scribe et Legouvé. L'algarede même de Kean pâlit à côté de cela. Seulement, Adrienne la paya un peu cher...

Maurice de Saxe l'avait réellement aimée. Il en donna une marque très singulière. Vingt ans après la mort de Mlle Lecouvreur, le vainqueur de Fontenoy ordonnait par testament que son corps fut " consommé dans la chaux vive, " — comme l'avait été celui de sa maîtresse.

C'est là toute l'histoire des amours d'Adrienne. Il est vrai que, de son temps, la malignité publique ajoutait à la liste le comédien Clavel, un certain Prungent, intendant de la duchesse de Brunswick, le chevalier de Rohan, Voltaire et milord Péterborough. Mais cela n'est pas sûr. Et cela ferait tout au plus la dizaine. Nous pouvons donc nous associer au sentiment de M. Georges Monval lorsqu'il écrit : "... La sévère histoire pourrait flétrir d'un mot (ce mot est, sans doute, quelque synonyme de gourgandine) la Champmeslé, la Desmares, la Duclos, la Gaussin, la Clairon, la Dumesnil, la Raucourt ; j'en passe, et des moins dignes. Adrienne Lecouvreur me paraît avoir porté au théâtre les vertus de la femme supérieure, une âme droite, élevée, sérieuse, tendre et raisonnable à la fois. ' Un honnête homme, ' a dit Saint-Beuve."

On en sera tout à fait persuadé en parcourant la poignée de lettres que M. Monval a pu réunir. Adrienne y apparaît très bonne, très loyale, d'esprit net et fin, de cœur délicat, amie très fidèle et très sûre : une dévote de l'amitié, pourrait-on dire. C'est dans l'amitié qu'elle s'était réfugiée, l'amour lui ayant vraiment trop mal réussi. " O D..., écrit-elle à un de ses amis (peut-être d'Argental), pourquoi ne pensez-vous pas comme moi sur l'amitié ? Je suis excédée de l'amour, et prodigieusement tentée de rompre avec lui pour ma vie ; car, enfin, je ne veux ni mourir ni devenir folle. Non, il n'y a que l'amitié..." Et encore : " Les caprices ne s'accordent pas avec la raison, et l'amour n'est autre chose qu'une folie que je déteste, et à laquelle, assurément, je tâcherai bien de ne me livrer de ma vie." C'est une note qui revient souvent dans ces lettres.

On y démêle un petit roman assez original. A son arrivée à Paris, Adrienne avait connu d'Argental (l'ami de Voltaire), très jeune alors, et qui était devenu éperdument amoureux d'elle. Mais Adrienne, toute meurtrie encore de son aventure de Strasbourg, ne voulait plus aimer. D'Argental s'entêta ; sa mère, inquiète, et se méprenant d'ailleurs sur l'attitude d'Adrienne, traita, semble-t-il, le jeune homme avec quelque dureté, et voulut l'embarquer pour les Indes. Adrienne intervint d'une façon charmante. Elle écrivit à la mère de d'Argental une lettre où elle lui disait, en substance : " Madame, je suis avec vous dans cette affaire. Mais votre fils souffre déjà assez à cause de moi ; n'augmentez pas inutilement sa souffrance ; unissons-nous plutôt pour le guérir..." Mais il faut citer, car cette lettre est vraiment belle : "... Encore une fois, Madame, daignez vous joindre à

moi pour détruire une faiblesse qui vous irrite, et dont je ne suis pas complice, quoi que vous disiez. Ne lui témoignez ni mépris ni aigreur ; j'aime mieux me charger de toute sa haine, malgré l'amitié tendre et la vénération que j'ai pour lui, que de l'exposer à la moindre tentation de vous manquer. Vous êtes trop intéressée à sa guérison pour n'y pas travailler avec attention, mais vous l'êtes trop pour y réussir toute seule, et surtout en combattant son goût par autorité, ou en me peignant sous des couleurs désavantageuses, fussent-elles véritables." N'est-ce pas merveilleusement dit ? Et cette fin n'est-elle pas exquise ? .. Oubliez, pendant un temps, que vous êtes sa mère, si cette qualité s'oppose aux bontés que je vous demande à genoux pour lui. Enfin, Madame, vous me verrez plutôt me retirer du monde, ou l'aimer d'amour, que de souffrir qu'il soit à l'avenir tourmenté pour moi et par moi."

Le jeune d'Argental se calma ; il accepta, faute de mieux, — ou de pire, — l'amitié l'Adrienne. Mais le plus joli, c'est que, dans la suite (si je ne me trompe point sur la destination de certaines lettres, car le nom des destinataires manque malheureusement presque toujours dans cette correspondance), Adrienne trouva que son jeune amoureux s'était presque trop calmé, et qu'il avait l'amitié un peu tiède et indolente. Son amitié, à elle, avait quelque chose des inquiétudes et des exigences de l'amour. Et peut-être aussi regrettait-elle imperceptiblement d'avoir été si bien obéie. De son côté, peut-être, d'Argental ne mettait-il dans son amitié cette réserve boudeuse que parce qu'il se souvenait trop d'avoir éprouvé un autre sentiment. Un jour, il y eut une brouille sérieuse entre les deux "amis". Si j'ai bien compris certaine lettre assez énigmatique adressée à Rochemore, d'Argental avait parlé fort légèrement de la vie privée d'Adrienne, ou bien, ce qui revient presque au même, quelqu'un ayant mal parlé d'elle devant d'Argental, celui-ci avait cru ce qu'on lui en disait. Adrienne prit très vivement la chose ; et, ce qui est curieux, c'est que le ton de sa défense est moins d'une amie méconnue que d'une maîtresse calomniée. Il semble que l'affaire s'arrangea ; mais je doute que l'amitié d'Adrienne et de d'Argental ait jamais été parfaitement sereine. Et ceci prouve une fois de plus à quel point il est difficile de faire de l'amitié avec de l'amour.

Je pourrais extraire encore beaucoup d'aimables choses de cette correspondance. — Je vous signale la lettre LIX (toujours à d'Argental), qui est une merveille de tendresse mélancolique. — Adrienne écrit fort bien, avec grâce, finesse, souplesse, et parfois une sorte d'incorrection fluide. Elle avait plus d'esprit que de gaieté, et encore plus de sentiment que d'esprit. Elle fut beaucoup aimée, je n'entends pas seulement d'amour. On la recherchait. Elle fréquentait chez le marquis de Lambert, chez le maréchal de Besons, chez le marquis de Lassay, chez le président Berthier, etc.... Elle fut liée avec la marquise de Simiane. C'était le bon temps pour les comédiennes. L'Église leur est aujourd'hui plus indulgente ; mais il n'y a aucun rapport entre l'accueil que leur faisait l'ancienne

noblesse et celui qu'elles trouvent chez notre pauvre restant d'aristocratie.

Comme artiste, Adrienne eut le mérite de ramener la diction au naturel et à la simplicité. (Il est vrai que c'est également par le "retour au naturel" que la Champmeslé avait été célèbre et que devaient l'être la Clairon, Lekain et Talma. Il faut croire que tous ces "retours" sont fort relatifs.) Elle écrit à la Châlotaie : "Vous dites que vous voudriez que je vous apprissse l'art de la déclamation, dont vous avez besoin ; avez-vous donc oublié que je ne déclame point ? La simplicité de mon jeu en fait l'unique et faible mérite." Elle était plutôt petite, mais bien faite ; une jolie bouche, un petit nez aquilin. Sa voix n'était pas très étendue, mais "elle savait la varier à l'infinie" ; sa diction et son jeu étaient "vrais," expressifs, pathétiques, et par des moyens très simples. "... On ne voyait que le personnage qu'elle représentait ; elle excellait dans les endroits où il fallait de la finesse plus que dans ceux où il fallait de la force. On n'a jamais rendu comme elle le premier acte de *Phèdre* et le rôle de Monime." Enfin, elle s'habillait très bien. Il me semble que, à beaucoup d'égards, c'était une Bartet.

Remercions M. Monval de nous avoir donné ces lettres et d'y avoir mis une *Introduction* et des *Appendices* si intéressants.

JULES LEMAITRE.

LA LEGENDE NAPOLEONNIENNE

Voici un intéressant sujet d'étude pour les psychologues qui travaillent dans le grand et notent les états d'âme des peuples. Napoléon Ier, dont on déboulonnait la colonne il y a vingt-deux ans, opère en ce moment un nouveau et prodigieux débarquement sur nos théâtres et dans nos bibliothèques. Sous la Restauration, on se racontait tout bas à l'oreille, dans le peuple, que le César, évadé de Sainte Hélène, allait apparaître à la tête d'une armée de trois cent mille nègres, et renouveler, avec les moricauds, les prodiges de la grande épopée impériale. Comme il faut que ce Corse encombrant envahisse toujours quelque chose, nous le voyons derechef s'emparer de la curiosité publique par l'intermédiaire des dramaturges, des vaudevillistes et des fabricants de mémoires. La seule vue des uniformes d'Austerlitz met en joie le public, et à l'idée d'entendre le petit Caporal réciter, devant la rampe, une ou deux de ses phrases historiques, on se pâme.

Ce regain de popularité a commencé, il faut bien le remarquer, à la suite des publications magistrales de H. Taine, des âpres études de Lansfrey, des satires passionnées de Yung contre ou sur le fondateur de la dynastie napoléonienne. On avait publié les cent mille volumes qui, de 1816 à 1840, nous ont fait pénétrer dans l'intimité du grand guerrier. Bonaparte tenait sa place légendaire aux Champs-Élysées entre Charlemagne et César, pas très loin de Mahomet. On a cru utile de faire descendre le héros de

son piédestal. On a voulu lui appliquer les méthodes anthropométriques les plus perfectionnées du docteur Bertillon. L'épreuve semble être favorable à l'ancien ami de Robespierre et de Barras. On le considérait généralement comme un génie monstrueux et sublime. Il est en train, grâce à ses ennemis, de s'élever au rang d'homme capable de tendresse et d'affection, de générosité et de pitié.

Ce qu'il adviendra de ce nouvel engouement des lettres et des bourgeois pour le grand broyeur de nations, je ne puis le prédire, mais j'ai dans l'idée qu'il est la manifestation extérieure d'un état d'esprit qui mérite d'être observé. L'homme prodigieux qui résuma en sa personne tous les attributs de la force, et qui réalisa, dans sa fulgurante carrière, les mythes épiques des Titans, ne saurait impunément occuper les rêveries des peuples. Encore que son nom évoque les spectres de trois invasions, du démembrement de la patrie, les fantômes de vingt générations fauchées par la mort, il continue à exercer sur nos cerveaux débiles une irrésistible fascination. Les dilettanti peuvent prendre un vif plaisir à crever la peau du grand homme avec les épingles de Mme de Staël et à lui découper la chair avec les ciseaux de Mme de Rémusat. La foule, si impitoyable aux monarques débonnaires, salue toujours avec un vague respect, fait d'étonnement et de terreur, l'ombre des tyrans qui passent, les pieds dans le sang, mais le front ceint de lauriers symboliques.

Quand Auguste Barbier, dans ses jambes immortels, essayait dès 1831 d'échapper à l'obsession impériale, et s'écriait : "Encore Napoléon ! Encore sa grande image," il ne se doutait guère que soixante ans plus tard, malgré les tragédies sanglantes de l'année terrible, malgré les parodies de l'épopée boulangiste, le souvenir du César auquel la France moderne doit sa renommée et sa ruine, ses radieux enfantements et ses avortements lugubres, occuperait encore une telle place dans l'imagination des fils des vaincus de Waterloo et le Sedan. Et non seulement une grande place, mais, ce qui est plus étrange, la même place, celle où il était alors qu'il apparaissait déifié par la souffrance, grandi par l'éloignement sur le rocher de Sainte-Hélène, transformé en Golgotha par l'oubliuse et indulgente pitié des peuples.

J'assistais, l'autre soir, à la première représentation de *Madame Sans-Gêne*, au théâtre du Vaudeville. Nul spectacle n'était plus curieux que celui de la salle, composée de Parisiens et de Parisiennes sceptiques, renseignés, ayant lu tous les mémoires, parcouru tous les pamphlets, peu disposés à croire aux demi-dieux, et prenant un habituel plaisir à dépouiller les héros de leurs chemises et de leurs caleçons. Eh bien, j'ose affirmer qu'il y avait du respect et de la superstition dans l'exclamation qui souligna l'apparition de Napoléon, bien placé dans le cadre superbe de son cabinet de travail, signant des ordres attendus par ses aides de camp. Encore que les auteurs, ingénieux et pleins d'artifice, aient voulu surtout nous amuser en ramenant le César à la commune mesure, Arnolphe jaloux, mari de vaudeville et Othello de

maquis, ce diable d'uniforme de chasseurs de la garde, étriqué, sombre note au milieu des velours, des ors et des panaches, avait par instant des reflets lumineux comme des éclairs.

Quand les auteurs de mémoires sont venus jeter, sur la tombe refermée les deux tiers d'un siècle, les uns de couronnes inédites, les autres des réquisitoires nouveaux, j'ai cru fermement que cette autopsie minutieuse d'un cadavre de héros, réduit aux proportions d'une simple dépouille humaine, causerait quelque dommage à sa mémoire. Les preuves abondèrent, en effet, de son origine, pareille à celles des autres êtres, et on put croire qu'en le découvrant, soumis à toutes les infirmités morales qui dégradent la vulgaire humanité, on le jugerait de plus bas, peut-être, mais de plus près et avec plus de raison. Mais, en même temps, on a exhumé des réponses si concluantes, si abondantes aux accusations dirigées contre lui, qu'il resta comme un formidable spécimen de la statue pétrée par l'ange Ituriel, dans la *Vision de Babouc*. L'œil y découvre au microscope de l'or, de la fange, des diamants et de la boue, et l'ensemble reste énigmatique, mystérieux, beau et horrible à la fois, superbe pourtant.

Les légendes, quoi qu'on fasse, se tracent dans l'imagination des peuples, les lits, plus profonds que celui des torrents et y coulent, majestueux et irrésistibles, les flots de leurs symboles, de leurs mensonges et de leurs vérités. Essayez de dire que Joséphine de Beauharnais fut une femme légère et une épouse infidèle. Elle restera dans le conte bleu de l'histoire l'ange gardien de César et sa victime. Invoquez le témoignage de Napoléon lui-même contre ses généraux accusés de pillages, contre ses amis convaincus de concussion. Masséna n'en reste pas moins la radieuse incarnation du fils chéri de la victoire, et Bourrienne, le modèle des secrétaires et des amis. Tandis que Talleyrand et Fouché, dont les trahisons sont mille fois moins révoltantes que les reniements des autres grands dignitaires de l'Empire, sont pendus aux gémonies de l'histoire, tous les maréchaux qui se firent les bourreaux de leurs anciens compagnons d'armes, sous la Restauration, continuent à voir les fronts se découvrir devant les statues.

Donc, rien n'y fera, et l'épopée napoléonienne, avec ses obscurités et ses splendeurs de mythe solaire, reste intacte, telle qu'elle s'est formée aux débuts du siècle. Elle apparaîtra périodiquement à l'horizon comme une flamboyante comète qui traverse les espaces et le temps, sans rien perdre de son éclat. Les foules continueront, à sa vue, à s'arrêter troublées et frappées de respectueuse stupeur.

Sans doute, il y a dans le réveil de ce mysticisme napoléonien à tenir compte du patriotique mouvement d'orgueil d'un peuple, accablé longtemps par les trahisons de la fortune, et retrouvant, après des efforts de vingt années, la conscience de sa force et l'espoir des nobles destinées. Le besoin d'incarner nos idées, nos sensations, nos désirs dans un être fait à notre image est si puissant, si permanent à travers les âges que nous brûlons l'encens aux pieds de Napoléon, per-

sonnification définitive de la force, comme les païens abattaient des taureaux sur les autels de Mars, dieu de la guerre. Vaguement et sans que nous nous en rendions compte, dans le nouvel épanouissement de la puissance française, les petites apothéoses en l'honneur de Napoléon sont les petites revanches des longues humiliations, des cruels déchirements de la fin du second Empire.

Certes, la paix est dans les cœurs et dans les volontés, mais maintenant que nous nous sentons assez forts pour la désirer sans pusillanimité, assez résolu pour la faire respecter, nous pouvons sans fanfaronnerie, sans bravade, évoquer les souvenirs héroïques, feuilleter fièrement nos annales.

Somme toute, puisque nous sommes éternellement condamnés à l'anthropomorphisme, et à donner un corps humain à nos croyances, à nos rêves et à nos espoirs, mieux vaut peut-être nous amuser à regarder les images de l'épopée napoléonienne que les placards illustrés d'une parodie boulangiste quelconque. Ce n'est pas plus dangereux, et c'est, tout compte fait, un divertissement d'un ordre plus relevé.

HECTOR PESSARD.

AU JOUR LE JOUR

LES HANNETONS

L'époque de la rentrée des Chambres, et nous y touchons, voit renaître tous les ans un insecte très particulier que nous appellerons, si vous le voulez bien, le hanneton politique. Ce hanneton, comme ses congénères, est agité, bourdonnant, et insupportable.

Ce hanneton est l'ami des ministres, d'un au moins, et, de préférence, de M. le président du Conseil, quel qu'il soit. Il est, il se vante d'être son ami d'enfance, son camarade de collège, ou simplement son compatriote. Il l'a vu tout petit ; il l'a regardé grandir, avec une admiration que je ne vous demande ni de comprendre, ni de partager, mais qui est profonde, sinon désintéressée. Il le rencontre de loin en loin, à un dîner d'indigènes, la *Bouillabaisse*, par exemple, ou la *Soupe aux choux*. Il a l'honneur, dont il exulte, et la joie, dont il déborde, d'être reçu dans son intimité la plus intime : cela veut dire qu'il parle quelquefois à son secrétaire ou à ses garçons de bureau. L'Excellence n'a pas de secrets pour lui, ce qui signifie qu'ils causent de la pluie et du beau temps, quand ils sont, pour une minute ou deux, en tête-à-tête.

Si le hanneton n'est pas l'ami d'un ministre en exercice, il est celui d'un ministre passé ou d'un ministre futur : cela revient au même.

Les ministres passés, — ceux-là en général sont plus bavards et plus portés aux effusions, tant il est vrai qu'il est plus facile d'échanger des soupirs que des idées, — les ministres passés, vous disais-je, ne craignent pas les hannetons ; même ils les recherchent.

Le hanneton, un solliciteur d'hier, a voleté autour d'eux quand ils avaient le portefeuille. Il leur remémorait, tristement mais délicieusement, leur grandeur déchuë ; il les appelle encore, tout bas ou un peu haut : " Monsieur le ministre : " cela les réjouit, sans les consoler. Ils lui savent le meilleur gré de cette persévérance du souvenir ; ils le nomment, par un retour d'aimables procédés : " Mon cher Un Tel ; " ils lui promettent de ne pas l'oublier lorsqu'ils reviendront. Ils l'oublieront, s'ils reviennent, mais ils sont sincères sur le moment, et il est heureux.

Le ministre futur sait très bon gré, lui aussi, au hanneton, de se tourner vers son soleil levant et de croire à sa fortune. Il pense volontiers qu'il la mérite, puisqu'on la lui souhaite, et il n'a point mauvaise opinion de l'intelligence d'un homme qui lui prédit de hautes destinées. Il s'ouvre, il se confesse au hanneton, dans ces heures d'épanchement avec les sots, que les hommes de mérite ne connaissent pas, mais qui sont, paraît-il, la petite jouissance des petits ambitieux, vains et gonflés. Le hanneton en profite. Il recueille ce qu'on lui dit, invente ce qu'on ne lui dit pas, et colporte le tout ensemble. On l'entend s'écrier dans les milieux où il fréquente : " Quand mon ami X... sera ministre, et il le sera, vous verrez, mon bon, vous verrez... Il me l'a dit... " Et le hanneton exalté, communicatif, intarissable, part de là pour se lancer dans des commérages ou des hypothèses qu'acceptent parfois les novellistes complaisants des petits journaux, et qui deviennent des " informations " pour les imbéciles.

Ainsi le hanneton est un grand distributeur de nouvelles. Quand il a un peu de littérature et d'orthographe, ce qui n'est pas impossible, il se met à les rédiger lui-même. Il s'improvise notre confrère, ô mes frères, et, pour peu que le vent soit à la crédulité, il nous dame le pion à vous et à moi. Il n'a pas le sentiment du ridicule, ce qui est une grande force, et il n'en a pas la crainte. Une sottise ne l'effraye pas : un sot trouve toujours à qui parler ; une indiscrétion, une indécatesse même ne l'émeuvent point : il les sent à peine.

Le hanneton cause ou écrit intrépidement de ce qu'il ne sait pas. Son public n'en sait pas plus long que lui, puisqu'il s'adresse d'ordinaire à des ignorants ou à des gobe-mouches. Le besoin de savoir au juste ce qu'on pense et ce qu'on dit, le scrupule, la réserve et la modestie, autant d'embarras pour les honnêtes gens. Le hanneton les ignore, et il se complaît dans cette ignorance.

Une des plaies de notre pays à l'heure actuelle, c'est de voir la politique devenir peu à peu la proie et la chose des hannetons. L'art difficile de gouverner les hommes demanderait des mains exercées ; il tombe, par instants, entre les pattes, grêles et gauches, de cette espèce. Le pire de tous est le hanneton ambitieux qui se croit appelé à jouer un grand rôle, et qui, investi de sa propre confiance, se prépare, en se trémoussant, à un avenir digne de lui. S'il est doué, par surcroît, de l'esprit d'intrigue, la plus misérable mais la plus pratique des formes de l'esprit,

on peut prédire qu'il ira loin. Après avoir bourdonné dans son arrondissement, à Paris ou en province, il finira, je le crains, par venir bourdonner au Palais-Bourbon. Il rassemblera autour de lui deux ou trois individus de son espèce, et ce sera un groupe ; arrive une crise, et ce sera peut-être un Cabinet.

Il est malheureusement plus commode de reconnaître les hannetons et de se moquer d'eux, car ils y prêtent, que de les détruire. Ils n'inspirent pas encore assez de méfiance au suffrage universel qui les écoute, parce qu'ils font du bruit. Ils le flattent et ils le trompent. Quand l'électeur s'aperçoit de sa sottise, il est trop tard pour la réparer, et, d'autres fois, au lieu de la réparer, on la recommence. Ils n'inspirent pas non plus assez d'inquiétude et de mépris aux gens de bon sens, de bonne foi et de bonne volonté qui aiment mieux les fuir que les combattre. La lassitude et l'indifférence des hommes de mérite sont une des causes de la prospérité des hannetons.

En verrons-nous moins dans l'avenir que nous n'en avons vu dans le passé ? Je veux le croire. La presse aurait un beau rôle, — sans avoir besoin pour cela de convoquer ses syndics, — si elle se décidait à secouer un peu l'arbre politique et à en faire tomber les hannetons. Elle débarrasserait notre personnel, parlementaire ou administratif, d'un tas d'inutiles qui sont à la fois encombrants et dangereux. Elle déclarerait la guerre aux prétentieux et aux incapables ; elle dégonflerait les outres vides ; elles briserait toutes les cruches, ou presque toutes. Il en resterait encore assez.

S.

MENUS FAITS

Quand on franchissait les Pyrénées, on n'était pas trop rassuré. On craignait ou d'être attaqué par les brigands, ou d'être enseveli sous une avalanche.

Mais, à Saint Jacques, on ne se lassait d'admirer la magnifique église, toute resplendissante de lames d'argent, de lames d'or, de perles, de diamants, de pierreries, pleine de bougies, de lampes, d'encensoirs et d'encens. Qu'est-ce que le Lourdes actuel à côté du vieux Compostelle ? Peuh ! On venait là de tous les pays du monde.

On s'exasiait surtout devant le superbe calice d'or à sonnettes résonnantes, dont le prêtre se servait à la messe, en agitant le plus possible les clochettes en l'honneur de celui qui avait donné ce précieux vase.

HENRI AUGU.

A l'approche des fêtes, tous les magasins, du plus modeste au plus somptueux, font une toilette neuve, et luttent d'élégance, de richesse et de bon goût.

Une visite dans ces magasins équivaut à une excursion à travers les galeries d'une exposition. Nous allons donc parcourir quelques-uns des plus brillants magasins de Montréal, examiner les nouveautés artis-

tiques dont ils sont encombrés, et diriger ainsi le choix de ceux de nos lecteurs qui seraient embarrassés pour offrir un présent à l'occasion de la nouvelle année.

La nature d'un cadeau n'est pas indifférente. Entre amis, entre égaux, entre homme et femme surtout, la délicatesse doit présider au choix de l'objet à offrir.

Comme un présent en appelle un autre, il faut bien se garder d'offrir un objet de grande valeur à une personne incapable de vous rendre une politesse semblable.

Il faut se garder, en outre, sauf certaines exceptions, de donner à une personne avec laquelle on n'a que des relations mondaines ou amicales un objet utile. Ce serait une impolitesse.

Ce qui s'offre le plus facilement, ce sont les bibelots, les inutilités, les futilités qui donnent tant de valeur au luxe. Car, remarquons le bien, le luxe ne dérive pas seulement de la fortune.

Le luxe peut exister chez les gens de goût qui savent suppléer à l'insuffisance de leurs ressources par un choix délicat parmi les mille objets inutiles et, par cela même, indispensables à quiconque aime à toucher, à voir, à vivre enfin au milieu de ces riens qui n'ont de valeur que par la pureté de leurs lignes, le fini de leur exécution ou le souvenir qui se rattache à chacun d'eux.

La maison Morton, Phillips & Cie. se distingue entre toutes par la variété des objets qu'elle offre à sa clientèle.

Dans la maroquinerie, elle expose des portefeuilles, des porte-cartes, des porte-monnaie, des sachets, des objets de fantaisie de toute espèce, de toute forme, de toutes nuances et de tous prix.

Dans les articles de fantaisie, outre le stock ordinaire si varié et si coquet, elle offre des nouveautés comme les nécessaires à papeterie, les boîtes à gants et autres coffrets garnis de satin clair, sur lequel les scènes les plus gracieuses ou les fleurs les plus chatoyantes sont peintes avec un art infini.

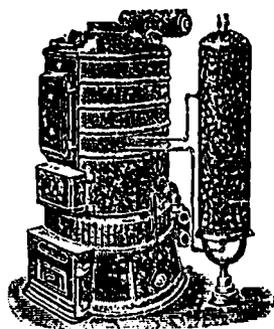
La maison Morton, Phillips & Cie. possède aussi un assortiment infini de coupe-papier en ivoire, en métal précieux, en nacre, etc., avec incrustations ou monogrammes ; ainsi que des cachets, presse-papier, encriers, buvards, et une infinité d'autres objets dont la destination ne s'apprécie justement que lorsqu'on manie ces objets.

Mais ce qui l'emporte sur tous les bibelots précieux exposés chez Morton, Phillips & Cie. c'est incontestablement le rayon d'objets en aluminium, rayon spécialement installé à l'occasion des fêtes. Vide-poches, plumiers, porte-plumes, sébiles, coupes, encriers, signets etc., etc., sont d'une exécution artistique parfaite et d'un prix accessible aux bourses les plus modestes.

Ceux qui voudront m'en croire ne manqueront pas de se rendre chez Morton, Phillips & Cie., 1755 et 1757 rue Notre Dame ; s'ils ne veulent rien acheter, ils auront du moins l'avantage de jouir de la vue de ces merveilleux bibelots dont la privation est beaucoup plus cruelle que celle d'un objet indispensable.

FUMEZ LE CIGARE
BLACKSTONE

ARCHAMBAULT
Photographie Artistique[®]
1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
Spécialité de portraits grandeur nature au papiers



HERM. ROY,
PLOMBIER,

Posour d'Appareils à Gaz, à Eau
Chaude et à Vapour, haute et
basse pression.

Spécialité pour le Chauffage,

Toutes commandes exécutées avec soin,
promptitude et à bas prix.

357 Avenue LAVAL,
MONTREAL.

☞ Bonnes références données.



COGNAC Vve MASSON & CIE.,

Ce Cognac, qui vient d'obtenir la Médaille d'or à l'Exposition Internationale
d'Hygiène de Vienne, se recommande d'une façon toute particulière pour sa saveur,
sa pureté et ses qualités fortifiantes pour les malades. En vente chez tous les princi-
paux épiciers et dans les meilleurs hôtels.

Agence Generale pour le Canada, 516 RUE ST. PAUL, MONTREAL
19-92

BURROUGHS & BURROUGHS,
AVOCATS,
No. 12 Place d'Armes, - MONTREAL.
Chas. S. Burroughs, W. Herbert Burroughs.

FUMEZ LE CIGARE

LITTLE BUCK



GEORGE VIOLETTI

Fabricant et Importateur D'Instruments de Musique
Harpes à vendre et réparations de toutes sortes
17 rue Gosford - MONTREAL.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE.

À Montréal..... \$3 50
Hors de Montréal..... 3 00
En France..... 20 franc

A. FILIATREULT,

Directeur-Gerant.

312 rue Craig

Boîte Postale 321.

Téléphone 6826

CHOSSES UTILES

UNE JOLIE PETITE PAPETERIE,
UN BEAU PORTE-CRAYON,
UN CALENDRIER ARTISTIQUE,
UN PORTE-PLUME ARTISTIQUE

Une jolie bourse, monture en argent; une gomme à effacer, montée
en argent; un magnifique encrier en verre taillé; un joli
retelien en aluminium, pour plumes; un calen-
drier d'art; un porte-cartes ou vido-
poches, de luxe.

Et une grande variété de bibelots élégants à des prix variant de
15 cents à une piastre, on ne peut plus présentables à l'occasion des
FETES.

CHEZ

MORTON, PHILLIPS & CIE.

: FABRICANTS : DE : LIVRES : BLANCS, :
PAPETIERS ET IMPRIMEURS,

Nos. 1755 et 1757 Rue Notre-Dame,
MONTREAL.

FUMEZ LE CIGARE
LITTLE BUCK

AGENCE ETABLIE EN 1862
GUSTAVE FAUTEUX,
 COURTIER D'ASSURANCE
FEU, VIE ET MARINE

Membre au Fire Underwriters' Association
 Directeur au Board of the Montreal Fire Insurance Brokers
 et Agent de la Compagnie
North British and Mercantile Fire and Life Insurance Co.

LA COMPAGNIE LA PLUS PUISSANTE AU MONDE.

CAPITAL.....	\$ 15,000,00
FONDS INVESTIS.....	52,053,71
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	4,599,75
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

M. FAUTEUX s'occupe avec beaucoup de soin des assurances de ses nombreux clients en le plaçant dans les meilleures compagnies, et en cas de feu, par son expérience, leur facilitant un prompt et libéral règlement de leurs pertes dans le plus bref délai.

Bureau—No. 78 rue St. Francois Xavier, Montreal.
 Bell Telephone No. 318

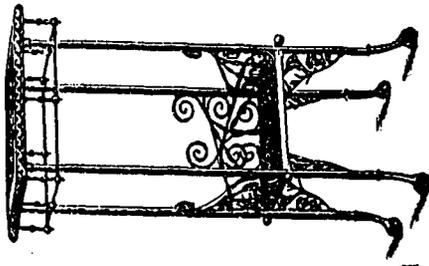
RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes faits sur commandes, aussi en main un immense stock de meubles de toutes sortes à des prix très modérés.



THOS F. G. FOISY

FABRICANT DE



PIANOS

DROITS,

CARRES

ET A QUEUE

214 Rue Papineau,
 MONTREAL.

Telephones 7227 et 1700.

M. FOISY fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tous intérêt à s'adresser à cette maison.

Les pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy sont garantis pour cinq ans.

Pianos faits à ordre pour convenir à l'aménagement des salons.

Les grandes réparations seulement sont faites par la maison Foisy, et exécutées dans le plus bref délai sur le même principe que les pianos neufs.

Agents demandés dans toutes les parties du pays.

FUMEZ LE CIGARE

BLACKSTONE

LE SUN,

Compagnie d'Assurance sur la Vie

DU CANADA.

1892 - PROGRES ET PROSPERITE. -

Les Resultats de l'Accroissement d'une Année.

Items du rapport de l'année 1892.

Assurance sur la vie en force le 1er Janvier 1893	\$23,901,046.04
Augmentation sur l'année précédente.....	4,461,081.80
Nouvelles propositions reçues en 1892.....	8,501,457.10
Augmentation sur 1891.....	2,864,335.50
Revenus pour l'année finissant le 31 Dec. 1892.....	1,134,807.01
Augmentation sur 1891.....	211,693.4
Actif au 31 Décembre 1892.....	3,103,701.84
Augmentation sur 1891.....	513,129.14
Réserve pour la sécurité des porteurs de police.....	293,320.24
Augmentation sur 1891.....	57,477.30
Surplus au-dessus de tout engagement, excepté le Capital-Actions.....	307,423.77
Surplus au-dessus de tout engagement, et du Capital-Actions.....	244,928.77
Réclamations après décès durant 1892.....	151,526.38
Diminution sur 1891.....	16,537.72

T. B. MACAULAY, Secrétaire. IRA B. THAYER, Sur. des Agences. R. MACAULAY, Président.

